



JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR

JEAN-FRANÇOIS CHABAS

UNE MOITIÉ DE WASICUN

Avec le soutien du



casterman

ROMANS

www.centrenationaldulivre.fr

UNE MOITIÉ DE WASICUN

UN ROMAN DE JEAN-FRANÇOIS CHABAS
ILLUSTRÉ PAR HERVÉ BLONDON

JEAN-FRANÇOIS CHABAS a exercé de nombreux métiers avant de se consacrer à l'écriture qui, très vite, lui a fait rencontrer un grand succès et remporter de nombreux prix. *Une moitié de wasicun*, qui fut son premier roman, a reçu le prix jeunesse de Saint-Dié.

JUNIOR / DÈS 10 ANS

MYSTÈRE

« Elle m'a regardé d'une drôle de manière et m'a posé une question étrange :

— Tu es à moitié indien, n'est-ce pas, Ebenezer ?

Je n'ai pas répondu. À vrai dire, je ne comprenais pas très bien ce que sa phrase signifiait. Bien sûr que j'étais métis, mais quel rapport cela avait-il avec l'attaque de tout à l'heure ? »

Il se passe de drôles de choses dans cette forêt du Wyoming. Un grizzly semble devenu fou, un gigantesque étranger rôde... Fallait-il tous ces mystères pour qu'Eby découvre à quel point ses racines indiennes étaient fortes, précieuses ?

Un vrai mystère à l'indienne.

39574

CF0390

ISBN 2-203-11772-9



9 782203 117723

catégorie **5**

DU MÊME AUTEUR

aux éditions Casterman

Barbak l'étrangleur

Prix Tatoulu 1999

Pauvre Alfonso !

Une moitié de wasicun

Prix Saint-Dié jeunesse 1996

Vieille gueule de papaye

Prix jeunesse d'Eaubonne 1997

Nisrine et Lucifer

Les secrets de Faith Green

Tam-Tam "Je bouquine" 1998,

Prix du livre d'Or des jeunes lecteurs de Valenciennes 1999,

Prix des lecteurs du collège Pablo-Neruda de Bègles 1999,

Prix "Eté du livre" jeunesse de Metz 1999,

Prix du roman historique de Poitiers 1999,

Prix littéraire du collège de Bayeux 1999,

Grand Prix des jeunes lecteurs de la PEEP 1999,

Prix des incorruptibles 1999,

Prix Chronos Suisse 2000,

Prix des jeunes lecteurs, Thoigny-sur-Marne, 2000,

Prix "Plaisir de lire", Auxerre, 2000,

Prix Versele 2000 (catégorie 5 chouettes),

Prix Mange-livres de Carpentras 2000,

Prix Auvergne-Sancy 2001

Des crocodiles au paradis

La deuxième naissance de Keita Telli

Ba Prix "Graine de Lecteurs" de Billère 2001

Trèfle d'or

Les frontières

Teri-Hate-Tua

Les Hermines

L'Esprit des glaces

aux éditions Hachette

Txontxongilo

Camille la louve

Aurélien Malte

La guerre des plaines bleues

aux éditions Thierry Magnier

L'ogre blanc

Le père Tire-Bras

MYSTÈRE

JEAN-FRANÇOIS CHABAS

UNE MOITIÉ DE WASICUN

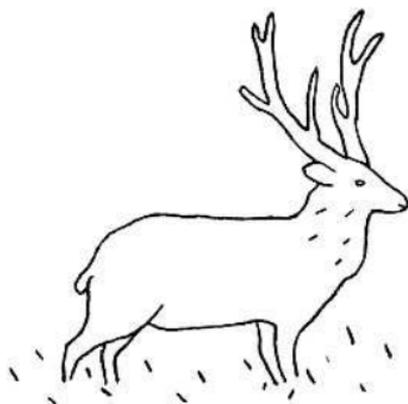
ILLUSTRÉ PAR HERVÉ BLONDON

casterman

ROMANS

*Nous remercions Philippe Jacquin
pour avoir aimablement participé
à la réalisation de cet ouvrage.*

1



DE LOIN déjà je les entendais ; ils poussaient des cris étranges. Cela ressemblait à des aboiements de chien. Et puis il y a eu le premier choc qui a résonné dans toute la forêt avec une violence incroyable.

Mon copain Jim s'est immobilisé, le visage dans les feuilles. Il a collé sa bouche contre mon oreille :

— Il faut qu'on se déplace vers la droite. On est dans le vent. Ils vont nous sentir.

J'ai rigolé en le voyant vautré dans la boue, plutôt inquiet. Pas rassuré du tout, même...

— Si on était dans le vent ils auraient déguerpi depuis longtemps. Bouge pas.

J'ai rampé sur une cinquantaine de mètres et je les ai vus. Deux cerfs rouges. Énormes. La prudence de Jim était bien inutile, ils étaient tellement excités qu'un troupeau d'éléphants en furie ne les aurait pas

fait bouger. Ils étaient seuls, ramassés bois contre bois et décidés à combattre jusqu'au bout. Ils s'éloignaient l'un de l'autre et se jaugeaient, se mesuraient du regard, puis se fonçaient dessus avec des feintes vicieuses, des mouvements de tout le corps, pour essayer d'ouvrir le flanc de l'adversaire. Je ne sais pas combien de temps le combat a duré. Jim m'a rejoint au moment où un des deux cerfs tombait à genoux. Et, comme son adversaire se penchait sur lui pour conforter sa victoire, deux coups de feu ont claqué. Les cerfs sont tombés au milieu de la clairière. Le premier mort sur le coup. L'autre, blessé à l'arrière-train, se débattait dans une flaque de sang qui s'agrandissait.

On a entendu un cri, puis des rires, et trois types sont sortis des bois, juste en face de nous, de l'autre côté de la clairière. Ils se sont approchés de leurs victimes en se donnant des grandes tapes dans le dos. Jim m'a pris par le bras et a dit qu'on devrait fiche le camp. Mais j'étais beaucoup trop énervé pour ça. Je suis sorti des taillis et je me suis avancé vers les trois types. Ils étaient en parka de l'armée, avec des bottes neuves et des casquettes de base-ball. Un des trois avait l'air pas mal imbibé et j'ai remarqué une bouteille de bourbon qui dépassait d'une de ses poches. Ils ont fait un bond en m'apercevant. Je n'étais pas

prévu au programme de leurs petites festivités. J'ai foncé droit sur eux, avant qu'ils soient revenus de leur surprise, et je me suis planté devant.

— Vous ne savez pas que la chasse est interdite ? Ici c'est le parc du Yellowstone, vous êtes au courant ?

Ils étaient complètement abrutis. Tellement crétiens que je me demande s'ils savaient même qu'ils étaient en train de braconner. J'ai arraché le fusil des mains du soûlard et j'ai tiré une balle dans l'oreille du cerf blessé qui se tordait au sol, à nos pieds.

— Si ça vous amuse de tuer, faites-le proprement, bande de dégueulasses.

J'ai jeté le fusil par terre et je leur ai tourné le dos pour m'enfoncer dans le bois. Ils n'ont pas bougé.

Jim attendait plus loin ; il m'a sauté dessus en gesticulant.

— Mais tu es cinglé Eby ! Ils auraient pu te... te...

Il est gentil, Jim, mais par moments, avec sa tête de petit blond, du genre à faire de la pub pour les corn flakes... Je lui ai dit de garder ses conseils de prudence pour un client plus attentif.

Je l'ai laissé partir au croisement de Three Bears et j'ai continué vers ma maison après lui avoir donné rendez-vous à l'école, le lendemain.

Ma mère n'était pas encore rentrée de l'hôpital où elle travaille comme infirmière. J'ai préparé le dîner en

l'attendant. Ce n'est pas un métier facile, infirmière. Il y a des horaires tordus, et parfois elle travaille le week-end. Mon père, Julian Bragshaw, est mort dans un accident de chasse quand j'avais trois ans. Un de ses partenaires de battue lui a envoyé des plombs pour gros gibier dans la tête. Je n'aime pas les chasseurs et encore moins les bracos. Il était ingénieur des eaux et forêts et n'avait que trente et un ans. C'est lui qui a trouvé mon prénom : Ebenezer. C'était celui de son arrière-grand-père.

Je suis métis, parce que ma mère est indienne, de la tribu des Sioux dakotas. Elle s'appelle No-Word, ce qui signifie « Pas un mot ». Elle n'est pas bavarde.

Quand elle a épousé mon père, elle n'avait que quinze ans et personne n'a compris comment un ingénieur de vingt-huit ans aux moustaches rousses avait pu s'enticher de ce petit animal sauvage.

Je sais bien, moi, que c'est l'amour de la forêt qui les a rapprochés. Tous les deux marchaient dans les bois comme une truite nage dans un torrent de montagne ; leur élément... Alors mon père a construit de ses mains la cabane que nous habitons encore. Au milieu des arbres, près des monts Absaroka, dans l'État du Wyoming.

Il y a eu des tas d'histoires entre la famille de ma mère et celle de mon père. Quelque chose à voir avec

la couleur de peau... Je n'ai jamais rencontré aucun membre de la famille Bragshaw, et je n'y tiens pas.

Du côté de ma mère, nous ne voyons que ma tante Pony-Head, qui habite Cody, pas très loin de chez nous.

Le seul souvenir que je conserve de mes grands-parents indiens, c'est un séjour que j'ai fait dans une exploitation forestière. Mon grand-père a exercé tous les métiers touchant au bois, de la menuiserie au bûcheronnage, avant de retourner dans le Dakota pour y cultiver le blé.

À trois kilomètres il y a la ville, Rainbird City. C'est là que je vais à l'école. Ma mère travaille aussi là-bas, dans le seul hôpital de la région. Ils l'appellent Nora; c'est le nom que lui donnent les Blancs, celui qui est inscrit sur son permis de conduire.

Pendant la belle saison je vais en vélo à Rainbird; au croisement de Three Bears je retrouve mon ami Jim Penchak. Nous faisons le trajet ensemble.

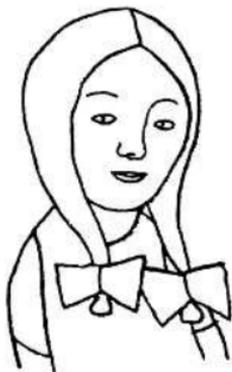
Quand la neige commence à tomber, plus question de vélo. Ma mère gare la vieille camionnette Dodge près de la route où passe le chasse-neige. Avec nos gros pneus à relief « agricole » nous passons partout.

C'est vrai que nous sommes isolés. Il y a bien les armes de chasse de mon père pour me rassurer — une puissante carabine 300 Holland et quelques fusils

calibre 12 — mais le temps de chercher les cartouches que ma mère cache sous son lit...

D'ailleurs il n'y a rien à cambrioler chez nous. Pas de télé, pas d'argent, rien de luxueux. Nous passons notre temps à courir les bois, et ça personne ne peut nous le voler.

2



MISS NUTCASE, notre professeur de sciences naturelles, voulait que nous apportions des animaux à l'école pour les observer avec la classe. Jim et moi lui avons déniché un surmulot, une sorte de très grosse souris. Quand je l'ai sorti du sac et que je l'ai posé sur le bureau de miss Nutcase, elle a pris une petite voix idiote :

— Qu'il est mignon !

Elle a tendu la main pour le caresser. Moi, je n'aurais pas fait ça.

Le surmulot a fait un bond vraiment incroyable et a mordu miss Nutcase au menton. Il a filé ventre à terre sur le plancher de la classe ; tout le monde est monté sur les pupitres en hurlant... Après ça on a cherché le monstre pendant une heure, avec des bâtons, mais on ne l'a pas retrouvé. Il est peut-être caché dans un trou depuis ce temps-là, à nous guetter. Jim

et moi, c'est ce qu'on raconte aux filles quand on veut se moquer d'elles.

Il y en a une que ça n'effraie pas et c'est drôlement dommage.

Elle s'appelle Emily Laurel et elle est amoureuse de moi. Elle me l'a dit. Imaginez une fille très petite, avec des cheveux noirs et une peau aussi foncée que la mienne. Non. Pas très petite. Minuscule. Elle ne tient pas en place et tourbillonne autour de vous comme un moustique en folie. Je ne sais pas ce qui se passe... Elle ne me laisse jamais tranquille.

J'ai fait mon possible pour la décourager mais je ne peux pas lui avouer mon secret : j'aime quelqu'un d'autre. La grande sœur de Jim, Amelia Penchak. Autrefois elle vivait à Three Bears avec Jim et ses parents.

Elle doit avoir au moins vingt ans, elle est encore plus blonde que son frère ; quand elle se penche sur moi pour me faire son fameux sourire j'ai les jambes qui mollissent comme si je venais de courir longtemps. Et pourtant elle doit être un peu folle, puisqu'elle s'est mariée avec un citadin de New York. Un certain mister Tonk, qui travaille sur des ordinateurs toute la journée. Ça lui donne les yeux rouges, comme un lapin. Il se balade avec un téléphone portable accroché à la ceinture, vous savez, le colt de l'homme d'af-

fares... Jim est allé chez eux, à New York, ils ont des téléviseurs dans toutes les pièces. Je me demande ce qu'ils regardent comme programme quand ils sont aux cabinets. Disons qu'il est complètement cinglé, ce Tonk, mais que quand il mourra, j'épouserai Amelia. Au moment des fêtes de Noël, elle est revenue à Three Bears avec plein de cadeaux. Il y en avait même pour ma mère et moi. Elle m'a embrassé dans le cou. — Te voilà grand pour un garçon de douze ans ! Quel beau jeune homme !

Quand je pense que je ne la vois qu'une ou deux fois par an... Mais que cela ne donne pas l'impression que je suis noyé dans les affaires de cœur. Il y a à faire et à voir dans les bois. Je voudrais me payer un appareil photo ; avec tous les animaux que je piste, j'ai de quoi me constituer un vrai zoo en images.

Pendant les vacances, je travaille parfois le matin chez Harold Santangelo pour arrondir mon argent de poche. Harold est fabricant de cercueils. Il est aussi le plus vieil habitant de Rainbird City, ce qui lui fait dire chaque année qu'il sera bientôt son propre client. Il dit qu'il a cent vingt-deux ans mais je crois qu'il exagère, par coquetterie.

J'ai fait sa connaissance d'une manière curieuse. J'étais en ville avec ma mère ; nous venions acheter des planches pour construire un poulailler. Ma mère

m'avait envoyé à la scierie pendant qu'elle faisait quelques courses.

Je suis sorti de là avec les bras plutôt encombrés... Le vieil Harold a choisi cet instant précis pour me sauter dessus.

— Jeune homme ! Vous êtes ma providence !

Il avait surgi d'un renfoncement — son magasin jouxtait la scierie — et bien sûr mes planches s'étaient éparpillées sur le trottoir.

J'avais en face de moi un vieillard obèse, frétilant mais ridé d'une manière impossible... Son visage ressemblait à un sac en papier qu'on aurait froissé. Une voix de crécelle, et des mains de nouveau-né, potelées et fendillées.

— Vous êtes ma providence !

Il m'a poussé dans une drôle de boutique poussiéreuse. Quand j'ai vu les cercueils partout, je me suis mis à regarder le vieux d'un sale œil.

— Je m'appelle Harold Santangelo, me dit-il. Voulez-vous essayer ma dernière création ?

Il me désignait un cercueil qui semblait fait pour un enfant de mon âge. Évidemment j'ai refusé de m'allonger là-dedans. Il s'est mis à trépigner, à dire que j'étais un sale morveux, et que je causerais sa ruine. J'étais stupéfait de le voir s'énerver comme ça. Pour le calmer, je me suis allongé dans son truc. Il s'est appro-

ché en renflant et m'a demandé si c'était confortable, si le rembourrage était moelleux.

Je lui ai répondu que c'était parfait, puis je me suis assis dans la boîte. Il m'a serré la main, bredouillant : — Normalement c'est moi qui les essaie, mais celui-là, n'est-ce pas, il était vraiment trop petit...

La belle vie aurait pu continuer longtemps, entre les bois, l'école et les cercueils. Mais un intrus, un vrai salopard on peut le dire, a bouleversé nos destins comme un gamin piétine une fourmilière.

3



C'EST UN DIMANCHE du mois d'avril, alors que les sous-bois étaient rendus spongieux par la fonte des dernières neiges, que l'affaire a commencé. À l'aube, Jim et moi nous étions levés pour suivre les traces d'une harde de cerfs rouges que nous avons aperçue la veille. Comme d'habitude nous nous sommes retrouvés au croisement de Three Bears, le sac bourré de sandwichs et de chocolat. La forêt était encore obscure ; souvent nous allumions nos lampes de poche pour ne pas trébucher sur des obstacles invisibles.

C'est en nous éloignant du sentier pour couper à travers les futaies en direction des traces que nous avons entendu un bruit inhabituel. On aurait bien dit un moteur qui tournait au ralenti. Ça nous a tout de suite intrigués parce que personne ne circule dans cette partie du bois, qui est interdite aux véhicules,

sauf riverains. Nous avons décidé d'aller voir de plus près. C'était peut-être un braconnier.

En revenant aux abords du sentier nous avons aperçu un type juché sur une moto. Il n'avait visiblement pas de fusil, ni sur lui, ni accroché à son porte-bagages. Jim m'a chuchoté que c'était sans doute un promeneur perdu, et que nous devrions sortir des taillis où nous nous cachions pour lui indiquer son chemin.

J'ai haussé les épaules :

— Tu connais beaucoup de touristes qui se baladent à cinq heures du matin, sur une moto, en pleine forêt ?

Sûr. Il y avait du louche dans tout ça. Le gars a coupé son moteur mais a laissé le phare allumé. Il a mis pied à terre et a retiré son casque. Il était chauve comme une boule de billard ; très grand aussi, une sorte de géant. Se découpant à contre-jour dans l'éclairage de la machine, sa silhouette n'avait rien de rassurant.

Il a observé les alentours attentivement et s'est figé pour écouter les bruits de la forêt. Puis il a détaché une des sacoches pendant à l'arrière de la moto.

— Je suis sûr que c'est un braco ! a chuchoté Jim. Il doit y avoir un fusil démonté là-dedans.

Le motard a brusquement laissé tomber la sacoche pour regarder dans notre direction ; Jim avait dû parler trop fort.

Nous n'avons pas eu le temps de bouger, tout s'est passé très vite. Le géant a sorti un énorme pistolet automatique qu'il portait sous son blouson et a filé vers le buisson où nous nous cachions. Il doit y avoir un dieu pour les coureurs des bois. Alors que nous nous recroquevillons dans l'espoir dérisoire de passer inaperçus, un écureuil effrayé par la course de l'intrus a traversé le sentier en trois bonds. Le type s'est arrêté net et a ramassé une pierre qu'il a jetée en grommelant vers le petit rongeur.

Il a rengainé son automatique puis tourné les talons, si près de nous que j'ai pu distinguer ses bottes en autruche claire, mouchetée de picots plus foncés.

En retournant vers la moto il a marqué plusieurs temps d'arrêt, tendant l'oreille. Il a accroché la sacoche à une branche basse et poussé la moto dans le sous-bois opposé à celui où Jim et moi nous cachions, de l'autre côté du sentier.

Jim m'a chuchoté qu'il devait essayer de la camoufler, car les bois sont trop denses pour qu'on puisse y rouler, même en deux-roues.

Je lui ai fait signe de la boucler ; le géant qui revenait déjà a décroché la sacoche et pénétré dans la forêt. Nous avons attendu une ou deux minutes et Jim a soupiré.

— Mon vieux, quand ce maboul est venu vers nous



j'ai failli pisser de trouille ! Je ne sais pas qui c'est, mais il n'a pas la conscience tranquille.

Je me grattai le crâne.

— Tu as remarqué qu'il a une ouïe très fine et qu'il se déplace sans faire de bruit ? Ce n'est pas un type de la ville...

Nous sommes restés quelque temps encore dans le buisson ; enfin nous avons pensé qu'il n'y avait plus de danger et que nous pouvions nous relever. Nous décidâmes tout de même de ne pas emprunter le sentier où nous serions vraiment trop visibles. Jim me proposa de téléphoner à la police depuis sa maison qui n'était qu'à une vingtaine de minutes de marche. Je répliquai que le fait de posséder une arme à feu n'était pas une raison suffisante pour être jeté en prison... Le jour commençait à filtrer à travers les branches ; bonne chose pour nous qui n'aurions jamais osé allumer nos torches.

Et puis en route, je ne sais pas ce qui m'a pris, je me suis arrêté net et j'ai posé mon sac par terre.

— Jim, je ne peux pas partir comme ça. Si nous ne retrouvons pas ce type, je mourrai de curiosité. Je veux savoir ce qu'il y a dans la sacoche et pourquoi il a agi aussi bizarrement.

Mon copain m'a fixé en se demandant quelle mouche me piquait. Je ne le comprenais pas bien moi-même,

mais j'ai donné mes instructions à Jim : il devrait m'attendre au carrefour de Three Bears, en se dissimulant pour le cas où le motard passerait par là. Si au bout d'une heure je n'étais pas venu le rejoindre, il préviendrait la police.

Coupant net à toute discussion, je lui mis mon sac dans les bras et fis demi-tour.

Aussi vite que possible je retournai vers l'endroit où le géant avait caché la moto; en arrivant sur les lieux je ralentis mon allure, évitai les moindres feuilles et branches mortes afin d'être absolument silencieux.

J'eus du mal à découvrir le deux-roues, que l'homme avait parfaitement dissimulé dans un taillis. Un instant je projetai d'en fouiller les fontes. Je décidai en fin de compte d'essayer de retrouver son propriétaire. Seulement il allait falloir faire très attention, autant qu'avec un animal dangereux. Le géant avait l'instinct des bois.

J'examinai le sol en partant de l'endroit où nous l'avions vu avec la sacoche. Comme je l'avais prévu, les talons de ses bottes s'enfonçaient dans la terre assez profondément. Il est vrai qu'il devait peser plus d'une centaine de kilos.

La piste ne présentait aucune difficulté, mais je pouvais me retrouver nez à nez avec lui, ce qui serait sans doute mauvais pour ma santé... Je pensai à Jim et à

mon retour penaud si je renonçais maintenant. Alors je serrai les dents et entrepris de suivre les traces.

Elles s'enfonçaient droit dans le bois, là où il est le plus touffu, presque impénétrable. Bien que le soleil commençât à se lever pour de bon, la lumière filtrait chichement à travers l'épaisseur des branches.

J'avais depuis cinq ou six cents mètres lorsque j'entendis un piétinement, à peine perceptible. Je regardai autour de moi, aucun buisson où se dissimuler. Un arbre proche étendait des branches basses jusqu'au sol. Je me hissai dans ses frondaisons. Juste à temps. Le géant passa presque exactement sous mes pieds ; tout en marchant il dévissait la partie métallique d'une petite pelle militaire qu'il rangea dans la sacoche. Cette dernière me parut nettement moins pansue qu'elle ne l'était auparavant. Je restai perché suffisamment longtemps pour entendre la moto qui démarrait au loin. Je sautai à terre, excité.

Pas besoin d'être un génie pour comprendre que ce type avait enterré quelque chose dans le coin. Je remontai les traces et arrivai dans une minuscule clairière où les empreintes se multipliaient, se chevauchant en tous sens. Le « quelque chose » était là, enseveli sous les feuilles et l'humus... Seulement il était bien caché. Je ne découvris d'abord aucune parcelle de terre fraîchement remuée.

« Qu'est-ce que j'aurais fait à sa place ? » me demandai-je en examinant les abords de la clairière.

Le bonhomme était trop prudent pour avoir laissé un repère évident. Il faudrait bien pourtant qu'il puisse lui-même retrouver l'endroit précis de la cachette.

C'est alors que je remarquai un arbre aux formes étranges, tortueuses, une sorte de pin dont la croissance avait dû être perturbée par une maladie. Impossible qu'il y en ait deux comme lui dans l'étendue des bois.

Je dégageai du plat de la main les feuilles mortes en couche épaisse qui recouvraient ses racines et je découvris une plaque de terre tassée sur laquelle s'imprimait par endroits le relief du fer de la pelle. J'avais trouvé ! Je ramassai un morceau d'écorce pour creuser plus vite.

Le « quelque chose » était enterré profondément.

Je grattai, grattai, et commençais à me demander si je ne m'étais pas trompé lorsque je sentis sous mes doigts un bout de matière rugueuse. Je sortis du trou un paquet oblong d'une quarantaine de centimètres enroulé dans de la toile de bâche plastifiée.

Je posai ma trouvaille par terre et dépliai l'enveloppe. En dessous, une grosse épaisseur de papier kraft. Malgré mon impatience je pris le temps de ne rien déchirer. Enfin l'objet mystérieux apparut.

Déception. Ce n'était qu'une sorte de grande pipe au tuyau de bois, avec un fourneau en pierre rouge. Le tout semblait ancien, vermoulu. Non ; à la réflexion, ce n'était pas une pipe, mais plutôt un calumet comme ceux qu'utilisaient mes ancêtres indiens pour leurs cérémonies. Je n'en avais jamais vu que dans des westerns mais celui-ci me parut particulièrement moche.

Alors ? Je le retournai dans tous les sens. Il devait y avoir des pierres précieuses à l'intérieur, ou des pièces d'or... Des microfilms, peut-être, le géant aurait fait un espion très plausible. Mon examen minutieux ne donna rien. Je n'avais entre les mains qu'un vieux truc sans intérêt. Je me mis en colère et faillis jeter au loin mon piteux trésor. Il fallait avoir perdu la boussole pour cacher ce machin si précautionneusement. Je refis pourtant le paquet, le remis en place et camouflai l'ensemble. En regardant ma montre je me rendis compte que j'avais juste le temps d'aller retrouver Jim.